

Un Grand Corps Malade qui soigne si bien ses mots

BLÉSER POTELLE, NATHALIE

Dpto. de Filología Francesa
Facultad de Filosofía y Letras
Universidad de Granada

À m'mame, à Sam et au slam

Résumé:

Un mode d'expression des cités conquiert le monde de l'Université.

Mots clé: Grand Corps Malade, banlieue, poésie urbaine française, slam, créativité langagière.

Resumen:

La expresividad de los suburbios de ciudad conquista la Universidad.

Palabras clave: Grand Corps Malade, suburbia, poesía urbana francesa, slam, creatividad verbal

Abstract:

A suburban way of expression is able to gain University promotion.

Keywords: Grand Corps Malade, suburbia, French urban poetry, slam, language creativity.

Après nous avoir amenés à interroger les diverses *Identités* et à sonder les secrets de ceux qui savent *Raconter et Séduire*, *Logosphère* nous propose aujourd'hui de faire fi des frontières et d'observer les circonstances poussant à *Écrire au-delà des limites*. Et quoi de plus caractéristique des *limites*, me suis-je dit, qu'une thématique périphérique, un seing périurbain, bref: un décor banlieusard?

Le décor: une cité quelconque dans le 93. La cité des Poètes. Une des cités des Poètes du 93 —il y en a plusieurs dans le département. Allée Verlaine, Allée Rimbaud, allée Apollinaire... Mais groupe A, bloc B, porte C, escalier D... Comme vu à la télé —direct ou fiction, journal, série, docu, feuilleton,

reportage—, kif: les tours, les barres, les paraboles, les sacs plastique accrochés aux barreaux des balcons, le portrait en mosaïque d'un poète, la porte du local aux poubelles caillassée et rouillée, la pelouse jaunie et pelée d'une aire de jeu grillagée, le grillage tordu, le goudron rose craquelé, la vitre de l'abribus étoilée, l'étoile et le croissant islamistes sur le mur tagué... Les lascars adossés à ce mur et qui jouent aux durs pour l'objectif comme dans la réalité. Tout est faux et tout est vrai. «Un quartier sensible», comme dit l'animateur ou le présentateur. Sensible! «Une téci en Neuf-Trois», ajoute l'autre guignol, initié au verlan, avec un petit ricanement détaché, cool, complice, pour faire plus vrai et nous citer —soi-disant. On leur aura fait croire, à ces taches, que nous sommes si incultes que nous ne savons pas qu'un neuf suivi d'un trois accolé se lit Quatre-vingt-treize. Et que si nous ne nouons pas nos lacets, c'est que nous ne savons pas les nouer. M'dereh! Tout est faux et tout est vrai. On peut toujours truquer. Et nous, ressembler à l'image qu'on se fait de nous. (...) Marre, j'avais de l'intifada contre les poètes de la cité, ce petit jeu de gols qui consistait à caillasser leurs portraits en mosaïque, à ébrécher, un à un, jusqu'à ce qu'ils finissent par tomber, les petits cubes de céramique tout en brailant: «Mahallarmé! Apohollinaire! Fictohor Hrugo! El-Huard! Rhené Chahar! Bauhaudelaire!» (SMAÏL, 2001: 18-19 / 29)

Cette description tirée d'*Ali le Magnifique* de Paul Smaïl, peinture d'une cité du 93, ressemble beaucoup à une autre, dite d'une voix grave et chaude qui me berce depuis l'été sur un CD tournant en boucle...

Vu de ma fenêtre, y a qu'des bâtiments. Si j'te disais qu'j'vois d'la verdure, tu saurais que je mens. Et puis pour voir un bout de ciel, faut se pencher franchement. Vu de ma fenêtre, y a des petits qui font du skate; ça fait un bruit... t'as mal à la tête. Et puis y a des gars en bas qui galèrent; ils sont là, ils font rien, ils prennent l'air, surtout le printemps, surtout l'été, surtout l'automne, surtout l'hiver... (GRAND CORPS MALADE, 2006: *Vu de ma fenêtre*)

Le voilà tout trouvé mon sujet! J'analyserai les textes d'un vrai poète de la cité: Fabien, alias Grand Corps Malade, natif de Seine-Saint-Denis. Plutôt qu'un nom de rue emprunté à un écrivain défunt ou son portrait en mosaïque ébréchée, c'est un slameur en chair et en os qui va faire éclater pour moi les limites du 93! Car il me semble incarner le chantre parfait d'un décor certes déprimé mais recelant de véritables trésors que les poètes urbains déterrent à coups de slam. De surcroît, le premier album du slameur de Saint-Denis s'intitule *Midi 20*, titre d'une chanson évoquant l'existence de celui qui se livre d'heure en heure, d'âge en âge, en suivant des mots la petite aiguille qui court sur le cadran du temps, et en suivant de la voix une pendule rythmant sa vie comme un

saierai à mes premiers vers: *dressons donc le portrait de ce poète du 9-3 / qui slame ses mots au nez / des limites imposées / par les carcans trop étroits*. Pour écrire ses textes à lui, Fabien égrène ses circonstances personnelles au fil d'une première aventure musicale venue rehausser ce troublant éther vocal qui envoûte plus d'un auditeur. Aux limites temporelles de la vie elle-même, ou géographiques de la banlieue dont il est issu, ou encore langagières du verlan, de l'argot, des emprunts, des «gros mots» et autres jeux de langue dont il est passé maître, Grand Corps Malade a su allier avec bonheur les limitations physiques imposées par un accident le marquant pour la vie et lui valant son nom de scène. En quoi ces différentes limites ont-elles exactement inspiré les textes de Fabien? Après un bref historique du mouvement poétique qu'il incarne, c'est ce que je tenterai de dévoiler à travers la présentation de quelques-uns des plus beaux passages nés de la plume de ce jeune phénomène dionysien.

Les descriptions que Grand Corps Malade fait du 93, et peut-être plus encore celles de Smaïl qui parlait de «la pelouse jaunie et pelée d'une aire de jeu grillagée», du «grillage tordu», et du «goudron rose craquelé» de sa cité, m'évoquaient inmanquablement un autre quartier déprimé, celui du Bronx new-yorkais. Là-bas, Luis Ramos, protagoniste d'*Americanos*, documentaire sur les Latinos des États-Unis produit par E. J. Olmos, se lamentait de la menace de spéculation immobilière planant sur son trésor à lui: *La Casita de Chema*, centre culturel portoricain ancré dans un jardin urbain. Alors qu'il menait les réalisateurs Todd & Young dans les rues désertes du South Bronx, aux trottoirs craquelés et envahis par les mauvaises herbes, et aux terrains vagues délimités par de hauts grillages endommagés, Luis se livrait aux interviewers:

Watch your feet, they have nails here. Maybe someday this will become a sidewalk... This is what makes the community look bad, you know, the dumping. I was born in the South Bronx. I wasn't exposed to my Puerto Rican roots till I came to the Rincón Criollo. This is the Casita. Welcome! The Casita is a meeting place. Here we socialize, when somebody has a birthday we may celebrate it here, we do little shows here, we teach the children how to dance bomba and plena... (RAMOS in TODD & YOUNG, 1999)

Et effectivement, comme par magie, une fois arrivés au 499 E. 157th Street, Bronx, NY 10045, les faubourgs glauques laissaient soudain entrevoir une cabane portoricaine plantée dans une mini-oasis citadine. Ce «coin créole» existe depuis une bonne vingtaine d'années et fonctionne en tant que centre culturel luttant sans relâche contre l'image négative d'un quartier que le *Los Angeles Times* avait un jour qualifié de «simple toponyme hissé au rang de mot effrayant». Rappelons aussi au passage qu'en français ce toponyme est devenu un substan-

tif synonyme de «désordre, chaos, foutoir». Mais grâce à l'initiative de gens comme Chema Soto, ce petit coin de verdure «bronxienne» aide les gens à se réunir et à retrouver leurs racines culturelles à travers le rire, la danse, la musique, les rimes et les rythmes des *plenas* et *bombas* chères à Luis.

For me, this casita made me belong to something and reminded of my roots. We tried to create the old styles of music, we tried to bring back the memories, and people in Puerto Rico say "if it were not for you guys in New York, our culture would have been gone a long time ago". I think we appreciate it more here because we don't have it so we try to create it, and that's what brings balance to us here. (idem)

Toujours dans la *Big Apple*, mais au sud de Manhattan, au 236 E. 3rd Street, NY 10009, Mariposa, jeune Portoricaine du South Bronx, s'exprime aussi sur ses racines mixtes, depuis un autre coin portoricain: le *Nuyorican Poets Cafe*, nom tiré de ce mot-valise qui illustre parfaitement ce que signifie être à cheval entre les cultures new-yorkaise et portoricaine. Il s'agit également d'un centre culturel, où les habitués vont écouter du slam de la bouche de poètes urbains. Mariposa la slameuse nous confie que c'est grâce à sa poésie qu'elle a pu, comme Luis à travers la musique, trouver son équilibre de Portoricaine de la troisième génération élevée dans «la jungle de béton» du South Bronx. Ainsi s'exprime cette «Latina» devant un public attentif et ému:

Some people say that I'm not the «real thing», Boricua that is. Cause I wasn't born on the enchanted island. Cause I was born on the mainland, North of Spanish Harlem, cause I was born in the Bronx. Some people think that I'm not bona-fide cause my playground was a concrete jungle, cause my Río Grande del Orisha was the Bronx River. And Puerto Rico was just some paradise that we only saw on pictures. (...) Mira mi cara (...). What does it mean to live in-between? What does it take to realize that being Boricua is a state of mind, a state of heart, a state of soul? No nací en Puerto Rico, Puerto Rico nació en mí. (MARIPOSA in TODD & YOUNG, 1999)

Comme Mariposa, bien d'autres slameurs ont découvert dans leur art un moyen de sonder leur identité en racontant leur réalité à des auditoires souvent séduits. Le public transporté par le flot/flow de mots et d'émotions comprend alors que chacun peut oser revendiquer son droit d'écrire et de dire, au-delà des limites académiques ou littéraires, des textes qui sont des cris de rage ou d'amour, des interrogations, des interpellations ou juste une série de phrases assemblées pour le plaisir du beau et la joie des bons mots. Car le slam est né dans la simplicité, sur l'initiative d'un ouvrier en bâtiment de Chicago, poète à ses heures,

qui en 1984 instaura la coutume déclamatoire dans un club de jazz de sa ville. Bientôt la mode s'étendit de New York jusqu'à la Côte Est, et de là à tout le pays. Côté Pacifique, d'autres slameurs «latinos» (chicanos cette fois), ont commencé à faire un tabac dans les *taquerías* mexicaines d'East Los Angeles, d'où leur nom de «scène»: *Taco Shop Poets*. Pendant la pause de leur représentation sur le trottoir du *Comal*, Adolfo et Miguel définissent leur objectif aux réalisateurs d'*Americanos*:

The Taco Shop Poets is a group of writers. What we try to do is bring some of our poetry, some of our music to a place that, to a certain degree is a very humble place, the taco shop. In the beginning of our performance we like to say that we are a lot of things: we are the color of the moreno brown tacos, we are the Santana chord struck in the dying sun. We're writing about the experiences of the violence of the XXIst century. Not only the political violence but the violence you see in the inner streets. (...) Poetry is like bread, it's for everybody. What we essentially do is reminding people of that. The sounds in the taco shop are already there, the music, the tastes, the colors, it's all there. We're just reminding people "look around and become a poet, or celebrate that part of you that's been neglected for a while". For a mother to tell her child "oh, those are poets", that gets engraved in the child's mind and they'll start to ask "what is a poet? I think I want to be one too", and that's really a thing! (ADOLFO GUZMÁN LÓPEZ & MIGUEL ÁNGEL SORIA, in TODD & YOUNG, 1999 nous soulignons)

Ce désir de contagion poétique se propagea vite au-delà des frontières étasuniennes, car il est bien connu que l'oncle Sam finit tôt ou tard par exporter chez nous tout ce qui marche chez lui, s'agisse-t-il du pire ou du meilleur. Et pour ce qui est du slam, je pense que nous devons remercier Sam car ce phénomène oral qui intercale un «l» dans le prénom du tonton ricain n'a apporté que du meilleur à certains quartiers de France aussi potentiellement «chauds» ou «sensibles» qu'un South Bronx ou un East L.A. Merci donc à l'oncle de là-bas d'avoir laissé s'épanouir ici, dès les années 90, ces nouvelles fleurs des cités. Après leur traversée atlantique, leurs semences se sont plantées dans les XVIIIème et XXème arrondissements de la capitale française, pour rapidement se propager en banlieue parisienne et puis dans le reste du pays. Ce texte s'intéressera principalement aux rejetons slameurs du 11, Allée des six chapelles, à 93200 Saint Denis, adresse du Café Culturel où est né artistiquement et où se produit fréquemment Grand Corps Malade en compagnie de ses amis, lors de soirées de scène libre comme celle qu'ils ont intitulée *Slam'Alikoum*, «que le slam —et la paix— soient avec toi» en version beur... Car si ces jeunes recon-

naissent l'héritage étasunien auquel ils doivent leur mode favori d'expression, c'est en français verlanisé, argotique ou arabisant que slament John Pucc' Chocolat et Fabien quand ils demandent à leur terre natale de les laisser croire que chez eux aussi il y a de l'espoir en une aube meilleure, et que pour eux aussi «ça peut chémar»:

*Le jour se lève sur notre grisaille, sur les trottoirs de nos ruelles et sur nos tours / Le jour se lève sur notre envie de vous faire comprendre à tous que c'est notre tour / D'assumer nos rêves, d'en récolter la sève pour les graver dans chaque mur de pierre / Le jour se lève et même si ça brûle les yeux on ouvrira grand nos paupières (...) / On a cherché la lueur de l'aube en sachant qu'elle avait la couleur de l'espoir / On s'est armés de nos stylos pour écrire nous-mêmes la suite de toute cette histoire (...) / Le soleil éclaire notre papier qu'on avait gratté dans l'ombre pendant toute la nuit, / La chaleur fait couler l'encre, nos mots quittent nos cahiers, nos voix sortent de l'ennui / Alors nous allons prendre la parole, monter sur scène pour un moment / J'espère que t'en as conscience / Finies la patience et la méfiance / On s'offre simplement avec l'écriture une renaissance / Le jour se lève et son glaive de lave nous lave des peines et douleurs du passé. / Notre avenir est lancé. / Tu nous écouteras et diras franchement ce que t'en as pensé / Le jour se lève et la joie se livre, la soif se lit sur nos lèvres, tu devrais nous suivre/ Si notre heure est brève nous allons quand-même la vivre. / Nous ne sommes pas bons élèves mais l'envie nous enivre / Alors à ton tour ouvre les yeux, approche-toi et observe avec curiosité / Le souffle et l'enthousiasme d'une brigade de poètes sortis tout droit de l'obscurité. / Ne prends pas ça pour de l'arrogance mais on sent que c'est notre heure et ça fait du bien. / Notre passion va nous nourrir et je vais retrouver le sourire dans le regard de tous les miens. (GCM, 2006: *Le jour se lève* nous soulignons)*

(JPC) *À tous les gosses meurtris de briller dans l'indifférence / D'une société qui les néglige puis les accuse de nonchalance / Un hymne à la Mère Patrie qui brise le talent et passe son cri sous silence / Une clameur se fait entendre et bat la mesure en cadence... France! / Des fois je te hais, parfois tu m'émeus / Mais souvent je me tais car je sais qu'au fond je t'aime / Mais il serait temps que tu rendes hommage à tous ces talents détruits / Fais donc ton tri au mérite et il y aura beaucoup moins d'aigris / Beaucoup moins de jeunes épris du lointain modèle étasunien / Parce que réussir ailleurs reste encore le seul moyen d'obtenir ton soutien / Si beaucoup s'barrent, c'est pour chasser des chimères aut' part que dans leurs cauchemars / Rappelle-les sur tes terres et montre-leur qu'ici aussi pour eux ça peut chémar. (GCM) Est-ce la mentalité de banlieue ou la mentalité française / Mais les meilleures idées sont souvent celles qui se taisent / Doit-on vraiment changer d'envie ou changer d'environnement / Pour se fixer des objectifs et les atteindre ouvertement / (...) Fini de s'imposer no-*

tre propre censure / On n'a pas de sang sur les mains / Alors pourquoi ne pas être sûrs qu'on est sur le bon chemin / Nous n'étions pas forts mais ce passé nous a formés / Et plus jamais je me marre quand j'entends cette phrase résonner: / "Je te jure, ça peut chémar". (GCM, 2006: Ça peut chémar nous soulignons)

Ça peut (ça doit) marcher: l'affirmation confiante en ce jour nouveau qui se lève sur la parole enfin donnée à la banlieue se veut aussi un avertissement à une société qui a longtemps ignoré ce qui se passait par-delà les limites de son monde feutré, et beaucoup de jeunes vivant «de l'autre côté» ont trouvé en l'expression artistique (musicale ou déclamatoire) une façon de taper du poing sur la table, de défoncer les portes de l'indifférence pour débouler en pleine lumière. Et c'est bien là l'idée première du slam, expression anglaise en réalité issue d'un verbe onomatopéique signifiant «claquer (la porte), fermer violemment, jeter brutalement, critiquer vertement». Mais ici ce qui claque, ce ne sont que les mots, car le slameur méprise la violence gratuite voire cinglée au profit de phrases riches et cinglantes. C'est ce que précise Grand Corps Malade dans son *At-tentat verbal*, un titre qui se veut métaphore de son art, aux côtés de quelques autres images telles qu'«intermède vocal», «interruption sonore» ou «homicide amical».

Mais détrompons d'emblée le lecteur qui n'imaginerait en ces textes qu'animosité, âcreté ou amertume! Même si le slam se veut d'abord dénonciation ou critique sociale, Fabien sait aussi comment le manier pour dire ses revendications sur le ton de la tendresse ou de l'humour. Même si son slam parle de son ou de ses «mals» (tiens, c'est le verlan du mot, mais je sais qu'on dit «maux», j'avais mal mis le «s», malmené le français, malaise d'un «mal-s»...), l'artiste est souvent bien aise de trouver un bon mot et *dort sur ses deux oreilles* après avoir remercié la vie et ses cadeaux.

J'ai constaté que la douleur était une bonne source d'inspiration / Et que les zones d'ombre du passé montrent au stylo la direction / La colère et la galère sont des sentiments productifs / Qui donnent des thèmes puissants, quoiqu'un peu trop répétitifs / À croire qu'il est plus facile de livrer nos peines et nos cris / Et qu'en un battement de cils un texte triste est écrit / On se laisse aller sur le papier et on emploie trop de métaphores / Pourtant je t'ai déjà dit que tout ce qui nous tue pas nous rend plus forts / C'est pour ça qu'aujourd'hui j'ai décidé de changer de thème / D'embrasser le premier connard venu pour lui dire je t'aime / Des lyrics pleins de vie avec des rimes pleines d'envie / Je vois, je veux, je vis, je vais, je viens, je suis ravi / (...) Évidemment on marche sur un fil, chaque destin est bancal / Et l'existence est fragile comme une vertèbre cervicale / On t'a pas vraiment menti, c'est vrai que parfois tu vas saigner / Mais dans chaque putain de vie, il y a tellement de choses à gagner /

(...) *Je voulais pas écrire un texte «petite maison dans la prairie» / Mais j'étais de bonne humeur et même mon stylo m'a souri / Et puis je me suis demandé si j'avais le droit de pas être rebelle / D'écrire un texte de slam pour affirmer que la vie est belle / Si tu me chambres je m'en bats les reins, parfois je me sens inattaquable / Parce que je suis vraiment serein et je suis pas prêt de péter un câble / La vie c'est gratuit, je vais me resservir et tu devrais faire pareil / Moi je me couche avec le sourire et je dors sur mes deux oreilles.* (GCM, 2006: *Je dors sur mes deux oreilles* nous soulignons)

Au doute de Fabien concernant le droit de ne pas toujours être rebelle en slamant, le lecteur ou auditeur mettra sûrement un terme approbatif et attendri en souriant à son tour face à l'évocation de «la petite maison dans la prairie», référent étasunien d'importation (tiens, encore un...) décrivant le bonheur béat, un rien niais, mais aux bons sentiments parfois si nécessaires! Ce référent me permet d'aborder une caractéristique commune à tous les poètes urbains: chez eux, nés après la télé, l'univers de ce qui a cessé depuis belle lurette d'être «lu-carne magique» pour se muer en présence constante et banale s'invite naturellement dans des vers narrant leur quotidien.

Vu de ma fenêtre, *c'est pas de la télé-réalité, ni un sitcom d'AB Productions*
Et je vois pas mal de gens qui triment et voient la vie comme une sanction
(GCM, 2006: *Vu de ma fenêtre*)
C'est l'histoire d'un récit qui traverse le monde comme tu tournes les pages
de ton atlas
on m'a dit qu'il était conté par un mec très vieux, *je parle pas du Père Fouras*
(GCM, 2006: *Paroles du bout du monde*)
Car si je viens juste dire des mots, tu peux pas m'maudire
Même si je fais ni du Rimbaud, ni du Shakespeare
J'sais qu'y a pire; j'te jure, respire!
J'pourrais faire du Britney Spears... (...)
C'est pas avec des jeux de mots que je vais pouvoir dire que je pèse
Encore moins que je vais pouvoir pécho Jennifer Lopez!
Mas si tu m'écoutes c'est déjà une victoire
Et coûte que coûte je ferai tout pour faire kiffer mon auditoire.
(GCM, 2006: *Chercheur de Phases*)
Les mots sont nos alliés on les aime *comme Maître Cappello*
Puis on les laisse s'envoler en musique ou a capella (GCM, 2006: *Attentat verbal*
nous soulignons)

Télé-réalité, *sitcoms*, pop international et outrancièrement commercial, *Fort Boyard* et son sage Fouras ou les lointains *Jeux de Vingt Heures* et leur Maître Cappello, ce fou des jeux de mots... Tous sont autant de terreaux télévisuels à

l'inspiration fertile de Grand Corps Malade. Et pour rester dans les jeux de mots, je me permets de contredire l'artiste en lui disant que oui, ses bons mots «pèsent», à mes yeux presque autant qu'un autre phénomène de la télé, amoureux de l'absurde et virtuose des calembours, contrepèteries et gags verbaux, le regretté Devos. Car à qui d'autre penser, sinon lui, face à cette performance:

Le corps humain est un royaume où chaque organe veut être le roi / Il y a chez l'homme trois leaders qui essaient d'imposer leur loi / Cette lutte interne permanente est la plus grosse source d'embrouilles / Elle oppose depuis toujours la tête, le cœur, les couilles / Que les demoiselles nous excusent si on fait des trucs chelous / Si un jour on est des agneaux et que le lendemain on est des loups / C'est à cause de ce combat qui s'agite dans notre corps / La tête, le cœur, les couilles discutent, mais ils sont jamais d'accord / Mon cœur est une vraie éponge, toujours prêt à s'ouvrir / Mais ma tête est un soldat qui se laisse rarement attendrir / Mes couilles sont motivées, elles aimeraient bien pécho cette brune / Mais y en a une qui veut pas, putain ma tête me casse les burnes / Ma tête a dit à mon cœur qu'elle s'en battait les couilles / Si mes couilles avaient mal au cœur et que ça créait des embrouilles / Mais mes couilles ont entendu et disent à ma tête qu'elle a pas de cœur / Et comme mon cœur n'a pas de couilles, ma tête n'est pas prête d'avoir peur / Moi mes couilles sont tête en l'air et ont un cœur d'artichaut / Et quand mon cœur perd la tête, mes couilles restent bien au chaud / Et si ma tête part en couilles, pour mon cœur c'est la défaite / Je connais cette histoire par cœur, elle n'a ni queue ni tête / Moi les femmes je les crains autant que je suis fou d'elles / Vous comprenez maintenant pourquoi chez moi c'est un sacré bordel / J'ai pas trouvé la solution, ça fait un moment que je fouille / Je resterai sous le contrôle de ma tête, mon cœur et mes couilles. (GCM, 2006: *Ma tête, mon cœur, ...*)

Ce texte recourant à la personnification des organes de l'homme pour expliquer son «dysfonctionnement» amoureux me semble tout bonnement génial, même s'il comporte des «gros mots», du verlan ou des expressions banlieusardes, car le tout mis ensemble produit un vrai bonheur verbal, une délectation jouissive dite en rimes de surcroît, prouesse moins commune chez feu Devos. Je suis prête à parier que ce Mouscronnais de France, depuis sa place privilégiée au ciel des amoureux des mots, trouve dans les vers du Dionysien bien des accents dionysiaques. Mais peut-être que d'autres me contrediront, et trouveront que le langage cru tue l'ingéniosité des images et que le style oral ôte aux rimes de leur superbe; ceux-là seront dérangés ou gênés car ils se sentiront agressés par ces mots si éloignés de la correction académicienne et corsetée.

Cette possible réaction ne devrait pas prendre au dépourvu le natif de Saint Denis. En effet, dans son texte *Sixième Sens* consacré à son handicap, il se rap-

pelle malheureusement avoir été souvent confronté à un autre type de gêne ou de dérangement, qu'il percevait dans les regards en biais ou les silences des gens.

(...) On est quelques sourires à partager notre insouciance (...) / Souviens-toi de ces sourires, ce sera plus jamais les mêmes / Le temps s'est accéléré d'un coup et c'est tout mon futur qui bascule (...) / Alors j'ai découvert de l'intérieur un monde parallèle / *Un monde où les gens te regardent avec gêne ou avec compassion* / Un monde où être autonome devient un objectif irréel / Un monde qui existait sans que j'y fasse vraiment attention / Ce monde-là vit à son propre rythme et n'a pas les mêmes préoccupations / Les soucis ont une autre échelle et un moment banal peut être une très bonne occupation / *Ce monde respire le même air mais pas tout le temps avec la même facilité / Il porte un nom qui fait peur ou dérange: les handicapés / On met du temps à accepter ce mot, c'est lui qui finit par s'imposer / La langue française a choisi ce terme, moi j'ai rien d'autre à proposer / Rappelle-toi juste que c'est pas une insulte, on avance tous sur le même chemin / Et tout le monde crie bien fort qu'un handicapé est d'abord un être humain / Alors pourquoi tant d'embarras face à un mec en fauteuil roulant / On face à une aveugle, vas-y, tu peux leur parler normalement / C'est pas contagieux, pourtant avant de refaire mes premiers pas / Certains savent comme moi qu'y a des regards qu'on n'oublie pas.* (GCM, 2006: 6^{ème} sens nous soulignons)

Et c'est ici que j'entonne un *mea culpa* doublé de «découverte» sociolinguistique. L'autocritique n'est pas liée à ma réaction face aux handicapés, mais plutôt à celle que j'ai eue, en professeur de français qui se respecte, face à l'irritante «liaison mal-t-à propos» que Fabien commettait en parlant des «z'handicapés», comme tant de ses contemporains, soit d'ailleurs dit en passant. Oui, c'est ce barbarisme ou pataquès qui, à la première écoute, m'avait dérangée. Dieu sait combien j'insiste auprès de mes étudiants afin qu'ils différencient le «h» muet du «h» aspiré! —Et comment les reconnaître? Renvoyant alors les élèves au *Petit Robert* et à ses transcriptions phonétiques, je livre, triomphale, à la classe qui acquiesce, ma comparaison entre le signe du «h» aspiré —cette apostrophe solitaire en début de transcription— et un obstacle infranchissable ou une barrière empêchant toute élision ou toute liaison. Simple mais brillant, n'est-il pas? Mais à mieux y réfléchir, face au caractère aspiré du «h» de «handicapé», je ravalai ma petite fierté, car c'est devant mes «obstacle» et «barrière» que je compris que la «faute» de Fabien avait peut-être un sens caché. J'abandonnai alors tout réflexe crispé à la Boileau pour trouver que l'inconscient du slameur voyait peut-être dans cette liaison forcée une façon d'aller au-delà de ses limites physiques, un moyen de lever la barrière d'incompréhension et de franchir l'obstacle social que les gens dressent entre «norme» et différence. De

sa béquille «d’handicapé», Grand Corps Malade jette un pont justicier entre deux extrêmes: son /z/ de liaison, tranchant comme celui que Zorro signe d’un coup d’épée sur la porte du malveillant. Muer l’aspiré en muet équivaut ici tout bonnement à bâillonner la peur, la condescendance ou la pitié.

Voilà maintenant que l’on fait l’apologie de l’erreur dans une revue universitaire d’études linguistiques et littéraires? Nullement. Voyez-y simplement un appel à la relativisation ou au recalibrage des priorités. Car souvent, force est d’admettre que l’hypercorrection ou le purisme peuvent freiner la liberté d’expression ou la créativité littéraire. Dans *Paroles du Bout du Monde*, Grand Corps Malade et Rouda sillonnent la planète en quête de l’histoire du langage universel, et reviennent dépités de l’Université.

J’ai commencé à observer les territoires les plus classiques / Le tableau noir des facultés aux discours très académiques / J’ai entendu les cris d’une parole qui s’endort dans des débats soporifiques (...) Alors je suis allé voir les plus grands philosophes du continent / Mais ils m’ont saoulé, j’ préférerais encore mon vieux voisin incontinent. (GCM, 2006: *Paroles du Bout du Monde*)

Comment juger ce dernier vers? Une rime facile masquant à grand peine une raillerie scatologique envers l’institution académique? Peut-être juste un rappel que parfois les mots trop ronflants en deviennent ronfleurs au point d’endormir la spontanéité, l’émotion ou la hardiesse créatrice des gens. Mais loin de se décourager les deux poètes urbains continuent l’enquête qui les mènera à leur vérité suprême, finalement toute bête: le secret de la beauté du langage repose au fond de chacun de nous.

J’ai vu des mots tendres, j’ai vu des mots d’excuse, j’ai vu des gros mots / J’ai vu des mots à prendre, des mots qui accusent et même des mots en trop / J’ai vu des mots passants, j’ai vu des mots vexants, j’ai vu des mots tranchants comme un pieux / J’ai vu des mots qui immobilisent, des mots sans mobile et même des mots creux / J’ai vu des Mohamed, j’ai vu des Mauricette / *J’ai surtout vu que j’avais fait ce voyage pour rien / j’ai vu des mauvais mots, j’ai vu des bons moments / Et que finalement la source n’était pas si loin / Cette histoire, c’est la tienne, c’est la mienne, elle est bien réelle / C’est l’histoire du langage universel, faites qu’elle soit éternelle (...)* / En tout cas, c’est qui est net, c’est que cette histoire vit dans toutes nos têtes / Et qu’on continuera à la vivre jusqu’aux toutes dernières pages de notre propre livre / Bon voyage! Que le meilleur gagne. (GCM, idem nous soulignons)

Un tel constat permettra sans nul doute aux artistes de réconcilier certains de leurs auditeurs avec une réalité poétique qui n’est pas aussi éloignée de leur

quotidien qu'ils le croyaient jusque-là. La meilleure source de cette nouvelle entente me semble jaillir de la troisième des *Rencontres* de Grand Corps Malade. Dans ce morceau, le slameur relate ses entrevues avec l'innocence, le sport, la détresse, l'amour, la tendresse, la nostalgie, l'amitié, l'avenir, quelques peines, beaucoup de joies et surtout la poésie, en recourant de nouveau à la technique de personnification de *Mon cœur, ma tête, ...*:

J'ai rencontré la poésie, elle avait l'air bien prétentieux / Elle prétendait qu'avec les mots on pouvait traverser les cieus / *Je lui ai dit: "J't'ai déjà croisée et vraiment, tu vau pas le coup. / On m'a parlé de toi à l'école et t'avais l'air vraiment relou"* / *Mais la poésie a insisté et m'a rattrapé sous d'autres formes / J'ai compris qu'elle était cool et qu'on pouvait braver ses normes / Je lui ai demandé "Tu penses qu'on peut vivre ensemble? Je crois que je suis accro"* / Elle m'a dit: "T'inquiète, le monde appartient à ceux qui rêvent trop."
(GCM, 2006: *Rencontres* nous soulignons)

Ce passage révèle un nouveau synonyme d'expressions récurrentes: aller au-delà des limites, franchir les obstacles, lever les barrières ou braver les normes. Car c'est en s'éloignant des allées bien droites tracées à l'école par des textes imposés qui le laissaient de marbre que Grand Corps Malade a pu entrer en poésie, et avec quel brio. Ne voyons pas pour autant dans ses mots une rébellion stérile contre l'entité scolaire, mais plutôt une intéressante suggestion adressée aux professeurs sensibles et attentifs: utiliser ses textes, proches des jeunes, pour une exploitation pédagogique potentiellement des plus fertiles. Certains enseignants sont tout prêts à mettre ce conseil en application; j'en veux pour preuve quelques-uns des (plus de 13.000!) messages que des auditeurs conquis ont laissés sur le livre d'or du site web:

Un prof de lettres / 17-09-2006 / 16:46

Pour la première fois, je vais essayer d'entrer en poésie avec mes élèves en compagnie de vos textes. En novembre, je vous dirai si ça a marché! Quoi qu'il en soit, grâce à vos slams, un grand nombre de mômes paumés se réconcilient avec les mots et rien que pour ça vous méritez un grand coup de chapeau!

Julien / 24/09/2006 / 20:17

Prof en LP, j'étudie certains de vos textes avec mes élèves (Saint Denis, Les voyages en train). Ils ont adoré! Merci de leur montrer que l'on peut aussi faire de la poésie avec des mots appartenant à notre quotidien. Certains m'ont dit «Enfin de la poésie que l'on comprend!»

(in <http://www.grandcorpsmalade.com>)

Projet ou confirmation, ces deux témoignages démontrent l'intérêt certain que les textes de notre slameur du 93 ont éveillé chez ces pédagogues aussi

appliqués qu'impliqués. La dernière phrase de Julien prouve que la poésie, pour émouvoir, doit toucher son auditoire qui veut se reconnaître en ses images pour pouvoir se sentir interpellé. Mais qu'en est-il vraiment de l'autre côté de l'estrade? Cherchons d'autres avis à chaud susceptibles de confirmer ces dires:

Toc-toc / 21-09-2006 / 19:04

Tu m'as réconcilié avec la poésie.

Pivert / 23-09-2006 / 17:14

Ah si seulement tes poèmes avaient existé à l'école, j'aurais vu la poésie sous un autre angle!

Tom 19-09-2006 / 11:37

Moi je dis: un mec qui est capable d'émouvoir aussi bien les petits, les ados, les parents et même ma grand-mère, c'est tout simplement l'incarnation du vrai talent sur terre.

(in <http://www.grandcorpsmalade.com>)

Le lecteur remarquera l'effort de Tom, dont le dernier mot est une ébauche de rime. Et Tom est loin d'être la seule «victime consentante» de ce climat d'émulation poétique. Ils sont des dizaines comme lui à s'essayer à la poésie sur le site, avec plus ou moins de bonheur, mais en disant tout ce qu'ils ont sur le cœur depuis qu'ils écoutent Fabien. Comme le dit l'artiste lui-même, ils ont «posé des mots sur tout ce qu'ils avaient dans le bide et posé des mots pour faire plus que combler le vide» (GCM, 2006: *Midi 20*). Certains textes sont très réussis et orthographiquement impeccables, d'autres sont gentils malgré leur fond un peu bateau, la forme de ceux-ci défie toute règle grammaticale et exigerait un décodeur-décrypteur pour capter toutes leurs subtilités, ceux-là s'épèlent «en abrg», comme surgis du portable, ce dont s'insurge un admirateur:

Jean-Baptiste / 20-09-2006 / 21:19

SVP, Respectez le talent de Fabien et la langue française. Merci d'écrire correctement cette si belle langue, évitez l'écriture texto et les répétitions de «je kiffe» par exemple. (in <http://www.grandcorpsmalade.com>)

...Ce à quoi rétorque (à mes yeux très justement) Lucy:

Lucy / 21-09-2006 / 09:22

Il ne faudrait pas être trop puriste, Jean-Baptiste. D'accord avec vous pour le langage texto, encore que je sois persuadée que GCM apprécie tous les témoignages de sympathie et d'admiration, mais il marie avec un égal bonheur la «belle langue» et le langage moderne «urbain» et verlan; c'est, entre beaucoup

d'autres qualités, ce qui fait l'originalité et le charme de ses textes. (in <http://www.grandcorpsmalade.com>)

Il semble que la poésie, comme la personnalité, nous rattrape toujours, puisque l'avis de Lucy nous fait remarquer —peut être involontairement— que «Jean-Baptiste», ça rime avec «puriste»... Et j'exprimerai également en vers que la *critique* est *illogique*, car Jean-Baptiste débute son message par une *abréviation* pourtant objet de sa *réprobation*! Parallèlement, s'il trouve que Fabien est quelqu'un de bien, un vrai poète à part entière, il gagnerait à réécouter le Dionysien avec attention pour se convaincre de la justesse d'observation de Lucy. Car juste pour information, «kif» et ses dérivés apparaissent dans cinq des textes de l'album de Grand Corps Malade... Cet arabisme néologisant est devenu si fréquent aux six coins de l'Hexagone et en sa capitale, que l'on peut considérer qu'il fait d'ores et déjà partie de la langue française, au même titre que les autres emprunts de l'arabe, du gitan ou de l'anglais, que les centaines de mots appartenant au verlan le plus courant, ou que les glissements sémantiques de verbes comme «saouler» pour «exaspérer», «calculer» pour «faire attention, remarquer», ou «bluffer» pour «éblouir». Et si bien des gens sont bluffés par le flow de Fabien, c'est entre autres, comme dit Lucy, grâce à sa capacité à mêler verbe classique et urbain, langage oral et «belle langue», et c'est cet ensemble qui chez lui crée le beau. Tout aussi beaux et émouvants me semblent les commentaires d'admiration émanant de gens dont les textes sont criblés de fautes d'orthographe mais bourrés d'émotion sincère. C'est là qu'un vrai miracle s'opère: si ceux qu'on croyait perdus pour la cause de la langue française osent, publiquement, la manier par écrit pour avouer qu'elle les a fait vibrer à travers le phrasé de Grand Corps Malade, il y a beaucoup à gagner!

Sans doute est-ce à nouveau le professeur qui parle, cette fois depuis le recalibrage évoqué tout à l'heure, depuis la nouvelle compréhension de l'enjeu poétique, car si le slam peut insuffler la flamme sacrée de l'amour pour la langue à des amants échaudés, prions le ciel et implorons une épidémie de coups de foudre! Ce désir me semble proche des préoccupations premières de l'artiste qui partage certes son temps entre cafés, centres culturels et plateaux de télévision, mais aussi entre centres sociaux, municipalités, collèges et lycées pour apprendre à slamer aux petits et aux plus grands. Il est également à l'origine de l'association *Flow d'encre*, dans le cadre de laquelle il anime des ateliers d'écriture slam. Il nous rappelle sa tâche éducative dans deux de ses textes:

Puis d'toutes façons j'ai mieux à faire que me balader dans Paname / Dès demain je vois des enfants pour leur apprendre à faire du slam (GCM, 2006: *Je connaissais pas Paris le matin*)

C'est quoi, c'est qui, ces mecs chelous qui viennent pour raconter leur vie /
 C'est elle, c'est lui, c'est moi, c'est nous, on vient même si t'as pas envie /
 Mais si t'écoutes un tout petit bout, pt'-être bien que t'en sortiras ravi / et ça
 c'est important pour nous, c'est grâce à ça qu'on se sent en vie / (...) Quoi
 qu'il se passe on poursuivra mais crois pas que ton avis m'est égal / Capables
 de faire irruption dans des endroits inattendus / Dans des bars et des théâtres,
 tu nous as déjà entendus / *Mais on a déboulé aussi dans des collèges, dans
 des lycées* (GCM, 2006: *Attentat verbal*)

Fabien dévoile aussi sa facette didactique à travers certains textes eux-mêmes. Nombre des rimes du slameur parlent de l'activité d'écriture, comme *Chercheur de phases* où il compare poète et chercheur d'or. Son intérêt réside dans une mise en parallèle textuelle à travers deux couplets qui se regardent en parfait miroir, et un troisième qui en explique l'homologie. Pour ce faire la musique s'allie aux mots: douce et majestueuse pour les descriptions des deux personnages, prêtant flûte traversière et violons au chercheur d'or et au poète, qui, lui, a droit en prime à une harpe celtique, la musique passe à l'explication du procédé et à l'analyse qualitative du texte sur un rythme plus enlevé intégrant des percussions et une déclamation, plus proche du rap ou du hip-hop, qui décrit la quotidienneté du slameur.

COUPLET II)	COUPLET I)
<i>Moi j'ai traversé toute la pièce pour atteindre mon petit bureau</i>	<i>Lui / tout le pays / le Grand Ouest</i>
<i>Équipé de ma main droite, d'une feuille et d'un stylo</i>	<i>Un vieux fute / un gros sac / une veste</i>
<i>J'me prends pour un poète, pt'être un vrai, pt'être un naze</i>	<i>Aventurier / à tort ou à raison</i>
<i>Je suis parmi tant d'autres un simple chercheur de phases</i>	<i>Or</i>
<i>Je retourne toutes les phrases en secouant mon esprit</i>	<i>Pierres / tamis</i>
<i>Je traque la moindre rime et j'en rêve même la nuit</i>	<i>Lueur</i>
<i>Je soulève chaque syllabe pour voir ce qu'il y a en dessous</i>	<i>Caillou</i>
<i>Il m'arrive même de chercher jusqu'à m'en rendre saoul</i>	<i>(idem)</i>
<i>J'ausculte tous les mots pour dénicher la bonne terminaison</i>	<i>Grains de sable / pépite</i>
<i>Je sais prendre mon temps, la patience guide ma raison</i>	<i>Ne jamais aller trop vite</i>
<i>Même quand je sors de chez moi je profite de la moindre occasion</i>	<i>Il rentre / j'te jure qu'il cherche encore</i>
<i>Pour pécho de l'inspiration,</i>	<i>Ses yeux sont des radars,</i>
<i>j'suis un chercheur de phases</i>	<i>c'est un vrai chercheur d'or</i>
<i>Ça m'a pris petit à petit en voyant les autres écrire</i>	<i>Un beau jour / partir</i>
<i>J'me suis dit poser des textes,</i>	<i>Pourquoi pas moi /</i>
<i>ça pourrait me faire plaisir</i>	<i>je pourrais peut-être m'enrichir</i>
<i>Et puis trouver le bon mot et le mettre à la bonne place</i>	<i>Parcourir le monde avec son sac à dos</i>
<i>C'est pt'être ça le plus kiffant,</i>	<i>Au bout du compte</i>
<i>la bonne rime efficace</i>	<i>le plus beau des cadeaux</i>
<i>Quand je trouve une bonne phase, pour moi plus rien n'existe</i>	<i>Un peu d'or</i>
<i>Je ne vois plus, n'entends plus, je suis comme un autiste</i>	<i>(idem)</i>
<i>Alors j'en veux plus, je veux qu'on se souvienne de mon blaze</i>	<i>Il chercherait jusqu'à sa mort</i>
<i>Je suis parmi tant d'autres un simple chercheur de phases</i>	<i>or</i>

COUPLET III) *Son Grand Ouest, c'est mon p'tit bureau, t'as vu le parallèle, frérot (...)*

Si je viens juste dire des mots tu peux pas me maudire

Même si je fais ni du Rimbaud ni du Shakespeare, 'chais qu'y a pire (...)

Te faire kiffer toi-même, tu sais que c'est à ça que j'aspire

Moi je veux écrire des tas de phrases

Et te les sortir avec un bon phrasé Je

veux t'envahir de phrases

Quitte à ce que tu te sentes déphasé

(...) Si tu m'écoutes, c'est déjà une victoire

Et coûte que coûte je ferai tout pour faire kiffer mon auditoire

Et même si ce texte, c'est pas encore l'extase

T'auras compris le contexte, j'suis un chercheur de phrases.

Ce tableau prétend faire visualiser la technique de Grand Corps Malade. La première colonne présente le deuxième couplet dédié au poète, ce chercheur de phrases qui s'avère être très proche du chercheur d'or. Les passages en italique sont ceux qui changent par rapport aux mots du premier couplet (deuxième colonne) montrant le parallélisme entre quêtes de rimes et de pépites. Le reste est textuellement identique entre les deux descriptions d'activités. En écoutant, à la suite du premier couplet «aurifère», le déroulement de l'activité poétique, on comprend naturellement, mais en profondeur, ce que signifie la joie d'entrer en poésie, cette quête précieuse du bon mot convertie en aventure aussi grisante qu'un tour du monde. Car les comparaisons de Fabien nous font saisir l'essentiel: avec la feuille blanche pour tout bagage et le stylo pour tout équipement, nous aurons dans nos mains, comme dirait Brel, le monde entier quand, après avoir passé syllabes et mots au crible de notre esprit, on obtiendra des phrases polies comme des diamants qui brilleront de tout l'éclat de leurs rimes. Cette dernière phrase est simple redite succincte du texte, mais le procédé d'élaboration de celui-ci me semble bien plus à même d'enseigner à faire de la poésie tout en l'écoutant, car l'original parallélisme est une approche plus efficace qu'une phrase abstraite et plus enivrante qu'un discours «saoulant». Cette «didactisation» n'enlève cependant rien à la puissance métaphorique des textes de Fabien, et pour en convaincre le lecteur je citerai la quasi-totalité de *Toucher l'instant*, un récit de «la rencontre avec la muse». Je crois qu'il interpelle les sensibilités actuelles davantage que le «féal sous le ciel», même si, à son époque, cette *Bohème* rimbaldisienne était considérée révolutionnaire.

On a trempé notre plume dans notre envie de changer de vision / De prendre
une route parallèle, comme une furtive évasion / On a trempé notre plume, et
est-ce vraiment une hérésie / De se dire qu'on l'assume et qu'on écrit de la
poésie / Il existe paraît-il un instant dans l'écriture / Qui oublie la page blan-
che et efface les ratures / Un véritable état second, une espèce de transe / Qui
apparaît mystérieusement et s'envole en silence / Que l'on rape ou que l'on

slame, on recherche ce moment / Il allume une flamme qui nous éclaire brièvement / Cette flamme est la preuve, laisse-moi t'en faire une démo, / Qu'il est possible de combattre le mal par les mots / C'est tout sauf une légende, on espère juste toucher l'instant / Les quelques secondes du poète qui échappent à l'espace-temps / Les moments rares et irréels que la quiétude inonde / Rouda, n'oublie jamais notre parole du bout du monde / On ressent comme une coupure dans la nuit, comme un rêve / On oublie les coups durs de la vie, comme une trêve / C'est un phénomène puissant, je ne te parle pas d'inspiration / Mais d'un souffle plus profond comme une seconde respiration / On voit et on entend l'encre devenir vivante / On goûte et on sent la saveur d'une rime errante / On touche du doigt l'instant qui nous enveloppe de sa puissance / C'est sans cesse la renaissance de l'essence même de nos cinq sens / C'est le moment où on passe de l'autre côté des paysages / On sympathise avec le vent et on tutoie les nuages / Il fait jour en pleine nuit et il fait nuit en plein jour / Profite de cet instant, il ne durera pas toujours / C'est tout sauf une légende, on espère juste toucher l'instant / Les quelques secondes du poète qui échappent à l'espace-temps / Le moment où le voile se lève et la magie s'élançe / Là où j'ai croisé Souleymane au bout du sixième silence / Si on n'a pas atteint le nirvana, on doit en être au seuil / Pourtant je suis simplement assis là devant ma feuille / Peut-être que cet instant n'existe que dans mon esprit / Et que je suis complètement mythomane lorsque j'écris / Mais laisse-moi mon stylo, y a pas moyen que je m'arrête / J'ai une envie d'écrire comme t'as une envie de cigarette / Et pour m'enlever ce désir je te demanderai de repasser / Car tant que je pourrai écrire je continuerai de penser / Que c'est tout sauf une légende, on espère juste toucher l'instant (...) (GCM, 2006: *Toucher l'instant*)

Il y aurait énormément à dire sur cette merveille méta-poétique, je n'en retiendrais ici que la trame sensorielle. Car cette évocation de l'instant d'extase de nos cinq sens rappelle que Fabien sait peut-être si bien toucher ceux de ses inconditionnels pour avoir été privé de l'un d'eux des suites d'un accident. Cette absence temporaire lui a fait développer un nouveau potentiel, un sixième sens par lequel il nous emmène au septième ciel en décrivant précisément son nirvana personnel. Et si à leur tour les élèves sont touchés par la grâce divine car ils captent dans leur cœur ce que suggère le slameur, ils seront alors beaucoup plus réceptifs à l'analyse de leur émotion, et peut-être prêts à passer les mots de Fabien au tamis de leurs cinq sens, retournant chaque syllabe et scrutant chaque phrase pour dénicher, comme autant de pépites, les figures de style anciennement honnies. Pourquoi, en effet, ne pas les encourager à traquer dans les textes slamés des cas d'allitérations, de contrepèteries ou de zeugmes? Peut-être alors ces termes barbares se teinteront-ils pour eux de nouvelles couleurs en s'assortissant d'exemples comme ceux-ci, empruntés au slameur:

Y a des petits couples sereins qui viennent *boire un coup avant d'en tirer un* (...) / Celui qu'je vois le plus souvent c'est Ludo / Il est gentil mais quand tu le croises c'est pas forcément un cadeau / Si tu le supportes pendant une heure, j'te jure, t'es costaud / C'est le mec qu'on appelle *la cerise sur le ghetto* (...) / Parce que oui, vu de ma fenêtre, je vois pas mal d'espoir / Quand je vois le petit blond jouer au foot avec le petit noir / Quand je vois des gens qui se bougent / Des gens qui se mettent des coups de pied au cul / Pour sortir de la zone rouge / Et pour que la vie vaille le coup d'être vécue. / Quand je vois ces deux hommes qui boivent un coup ensemble en riant / Alors qu'ils sont soit disant différents / Parce que l'un dit «Shalom» et *l'autre dit «Salam»* / Mais putain, ils se serrent la main, *c'est ça l'âme de mon slam* / Je prends ça comme un bon signe, c'est peut-être un espoir infime / Mais je te jure que je l'ai vu, c'est pas pour la rime (GCM, 2006: *Vu de ma fenêtre* nous soulignons)

Après l'analyse, pourquoi ne pas amener les étudiants à leur propre création, les inciter à puiser, comme Fabien, dans les images de leur vie et les ressources du langage quotidien? Certains pourront ainsi se surprendre à voir dans l'hyperbate une inversion *hyper bath*, ou à vouloir *golri* de leurs allégories, ou à aimer très fort les métaphores. Oui, moi aussi, j'ai de l'espoir en la banlieue, en la jeunesse, en la fraîcheur et le respect que peut enseigner la pluralité, et en l'énorme inventivité que recèle le langage des cités. Je veux voir dans son entrée en poésie la courbe exponentielle d'une créativité qui pourrait faire bien des petits, un rien *zarbis*, limite-*chelous*, mais en rien *relous*.

Moi j'ai choisi une voie chelou, / On dirait presque une vie de bohème / Mais je suis sûr que ça vaut le coup, / Moi j'ai choisi une vie de poèmes. (GCM, 2006: *Je connaissais pas Paris le matin*)

Je laisserai libre cours à l'imagination des lecteurs et professeurs pour envisager que cette vie de poèmes puisse tout aussi bien, outre l'exploitation strictement poétique, servir à d'autres fins didactiques: civilisation, traduction ou même FLE. Tiens, «Cours de Fleu», ça rime avec quoi? Pour moi, moins avec «pantoufles» qu'avec «feu» ou «flamme», pour mettre le feu aux cours et «enslamer» l'âme. Pour mettre un terme à cet article, toute enflammée que je suis par ce parcours en terre slamienne, je risquerai moi aussi, qu'à cela ne tienne, une salve poétique.

Qu'est-ce que le SLAM? Tout un programme... / Pour les slameurs, / Un acronyme: / «**S**ans **L**ui l'**Â**me se **M**eurt», / Faute de mots, faute de rimes... / Je ne parle pas de fautes en tant qu'erreurs / Mais de cette faute qui manque au cœur. / Quoiqu'attention, je mentirais / Si je disais n'avoir jamais tiqué / Face au

pataquès soutiré, / Pêché de langue à éradiquer... / Mais par-delà la liaison / J'ai voulu savoir les raisons / De qui cherchait à regrouper / Personnes valides, handicapées, / Ou banlieusards / Et Sorbonnards... / C'est vrai, Fab a rué, pour ce faire, / Dans les brancards de la grammaire / Mais je fais l'impasse sur l'écart et encense le pari. / «Eh oh, tu veux *golri*? / Comment comparer ce banlieusard / À un Verlaine, à un Ronsard!?» / Car Verlaine en vie fut maître des rimes et de la prose / Mais il nourrit aujourd'hui les seuls vers de la terre... / Car Ronsard en vie mena sa mignonne voir la rose / Mais il la chérit maintenant dessous les ronces et le lierre... / Loin de moi l'absurde volonté de chercher à les cadenasser / Sous le marbre de l'oubli, ou les reléguer aux oubliettes du passé. / Je désire juste, qu'en ce siècle jeune et rugissant, / Ronsard, Verlaine, toujours puissants, / Puissent côtoyer, dans les lycées, / Les slameurs des cités métissées, / Pour que le cercle fermé des poètes disparus / S'entr'ouvre et accueille les *poètes sans instru* / Que Fab nomme aussi, de sa si jolie plume, / *Le Cercle des poètes du bitume*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DOUTREPONT, C. (entièrement refondu par DELAUNOY, A. & REMY, L.) (1961), *La Composition et les Genres Littéraires*, Namur, Wesmael-Charlier S.A.
- GRAND CORPS MALADE (2006), *Midi 20*, Paris, Éditions Musicales Jean Rachid.
- SMAIL, P. (2001), *Ali le Magnifique*, Paris, J'ai Lu.
- TODD, S. & YOUNG, A. (1999), *Americanos, Latino Life in the United States*, Olmos Productions & Bak Entertainment in association with the Reflections Joint Venture.
- <http://NYLatinoJournal.com>
- <http://www.allocine.fr>
- <http://www.grandcorpsmalade.com>
- <http://www.nuyorican.org>
- <http://www.wikipedia.com>

